



Jeune Création
Hors les murs

au Cloître
des Billettes

24 rue des archives
75 004 Paris

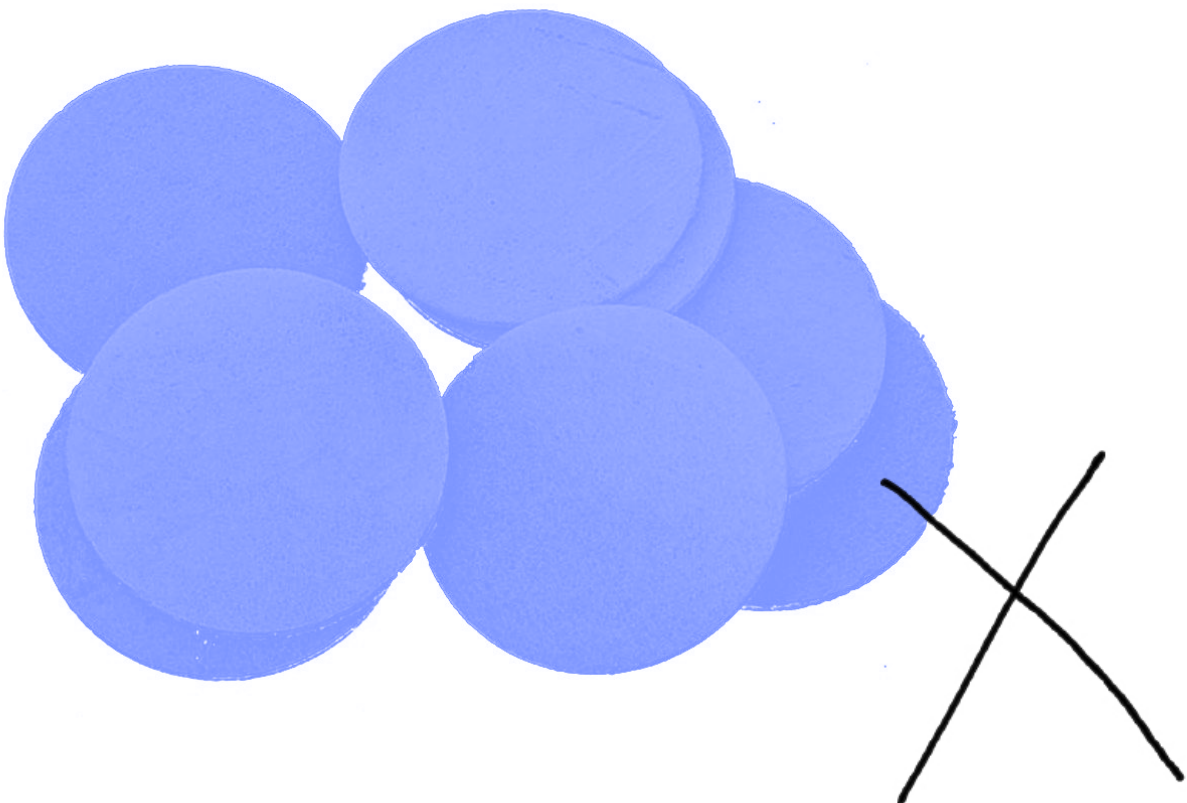
La dispute de l'âme et du corps

vernissage

04.04 – 18h

exposition

03.04 –
15.04.2013



Tous les jours
de 12h à 19h

M° Hôtel de Ville

La dispute de l'âme et du corps

Par Jean-Christophe Arcos

Invitation de Jeune Création

Mathieu Arbez Hermoso • Minia Biabiany • Loïc Blairon • Jean-Baptiste Caron • Jérémy Chabaud • Claire Chesnier • Régis Feugère • Benoît Géhanne • Jean-Baptiste Lenglet • Audrey Martin • Jérémie Setton • Michaël Jourdet • Florian Viel • Laure Vigna

1427. Comme pour s'en convaincre, le Saint Siège condamne pour la seconde fois les théories de John Wyclif, inspirateur de la Réforme, près de 50 ans après sa mort. Pierre angulaire de la conception nouvelle de Wyclif : le lien direct entre l'humanité et son Dieu.

Par ordre du Pape, cette même année, ses ossements seront déterrés, brûlés et jetés dans la Tamise. Brûler la dépouille pour éteindre la pensée.

C'est cette année que le cloître d'origine de l'église des Billettes est construit. En même temps qu'un cimetière, aujourd'hui recouvert. L'église deviendra luthérienne en 1808.

Cette même année voit encore la première représentation de La Dispute de l'âme et du corps, objet de théâtre (sans auteur) utilisé par la Contre Réforme pour contenir par tous moyens l'avancée du protestantisme en Europe.

L'exposition La dispute de l'âme et du corps prend appui sur un lacis complexe d'événements pour mettre au jour un parallèle entre des mécanismes propres à l'histoire de l'art, opposant la matière à l'intention, la plastique au concept, et le caractère nodal qu'a pu revêtir le questionnement sur l'incarnation et le lien à la transcendance dans la période trouble d'émergence de la Réforme.

En gardant l'autonomie des deux champs, le contexte devient un prétexte pour évoquer des conciliations, des soustractions, des remises en cause, des tensions, des dialogismes, agitant la relation entre l'œuvre et son objet, et, finalement, explorer le face à face présent à toute création.

MATHIEU ARBEZ HERMOSO

Né en 1984, vit et travaille à Dijon

Acheter



Pour 1€99 : quelques minutes, pendant lesquelles Mathieu Arbez Hermoso pensera à vous de tout son cœur et de toute son âme.

Pour 7€99 : quelques heures, pendant lesquelles Mathieu Arbez Hermoso pensera à vous de tout son cœur et de toute son âme.

Pour 29€99 : quelques jours, pendant lesquels Mathieu Arbez Hermoso pensera à vous de tout son cœur et de toute son âme. En plus d'être cette petite flamme qui réchauffe avec tout son amour, Mathieu Arbez Hermoso vous enverra, à l'adresse indiquée lors de votre achat, une carte postale « Mathieu Arbez Hermoso, pensant

à vous » numérotée et signée de la main de Mathieu Arbez Hermoso.

Me-We

Une startup révolutionnaire

2013

Web entreprise

Circulant autour de l'actualisation que permet le langage, la recherche artistique de Mathieu Arbez Hermoso convoque les notions de mémoire, de matérialité et de communauté.

Créant une tension entre des liens invisibles et les marques qui les accompagnent dans le monde réel, son travail entend révéler une histoire politique, marquée par des systèmes de domination culturelle ou physique, autant que relever les points aveugles de l'histoire de l'art.

Il se situe ainsi dans une reprise des mécaniques de création telles que véhiculées par la cosmogonie occidentale (dans laquelle le Verbe informe le monde) mais en propose une vision critique, parfois habitée par l'humour.

« me-we est une EURL fondée en janvier 2013. Elle propose un service absolument novateur et tout à fait merveilleux : Mathieu Arbez-Hermoso pensera à vous. Régulièrement, tout le temps, à chaque moment de ses journées et de ses nuits. Ou juste quelques instants. Que vous viviez seuls ou soyez noyés dans l'amour de vos proches cela ne vous ferait-il pas plaisir de savoir qu'au loin, quelqu'un pense à vous ? Athées ou croyants, riches ou miséreux, vous pouvez tous être dans les pensées de Mathieu Arbez-Hermoso. »

JEREMY CHABAUD

Né en 1971, vit et travaille à Paris



Projet pour l'exposition, 2013

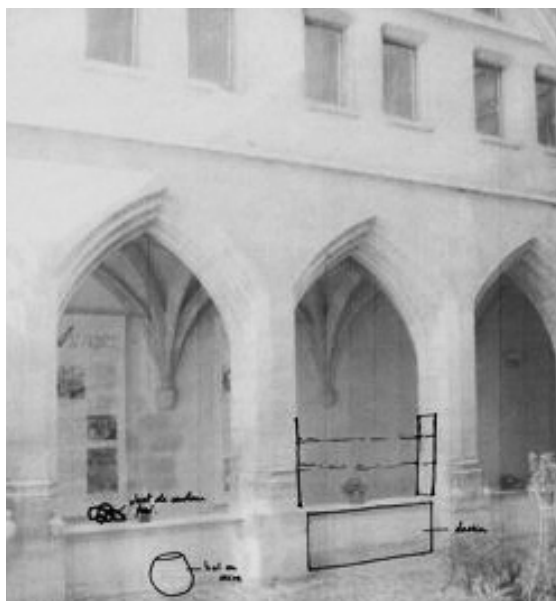
Collection protéiforme d'objets évoquant le culte, et poussant à l'occasion le credo à son paroxysme d'érotisation, d'hystérie ou de grotesque, le travail de Jérémy Chabaud explore les étapes du renversement qui fait du rituel établi une bacchanale. Au revers de ces mises en scène, ou plutôt de ces mises en signes, demeure la précarité des systèmes de croyances, qu'interrompt de façon inéluctable la fragilité des vies humaines. La vanité n'est jamais loin : même érigé au rang de divinité, le désir devra disparaître ; même sculptée dans la pierre, la figure humaine ne peut être éternelle.

« Ici, plus de narration. L'extase ne la permet pas. Seules des traces de souvenirs, sensations de ces folles ouvertures subsistent. Progressivement, à la faveur de la succession des dessins, Jérémy Chabaud nous amène vers l'érotisme : celui qui permet de flirter avec la mort, la transgression, la peur, de provoquer ces délices du tremblement, du déséquilibre, de l'es-soufflement, de la découverte d'un être en soi radicalement étranger. Devant le désir comme devant la mort, le corps devient chose étrangère. Et parfois, au hasard d'une forme, par delà un paysage cosmogonique, semblent se dessiner les yeux du sexe, orifices de la mort, gouffres du désir. »

Vincent Estellon

MINIA BIABIANY

Née en 1988, vit et travaille à Lyon



Projet pour l'exposition, 2013

Par son geste de dessin, Minia Biabiany renvoie au lieu d'exposition comme matière première et destination de l'œuvre. Agerçant un nouvel espace au sein de l'espace déjà présent, elle met en lumière les éléments constitutifs des sites où elle déploie son œuvre : éléments disponibles, visibles, qui sont détournés, et éléments absents, qu'ils soient usage ou mémoire.

Le vide devient alors le corps principal de ce travail d'enquête et de mise au jour.

« Mon questionnement sur le lieu trouve sa source dans un regard sur l'architecture et sur les gestes -couvrir, envelopper et tisser. Les oppositions entre les notions d'intériorité et d'extériorité, de propre à soi ou d'étranger sont mises en jeu par l'utilisation du fil, de la trame, de la couche et de la superposition, qui constituent ce passage, l'entre-deux qui m'intéresse: le lien du corps au territoire par l'habitat ou encore par la notion d'*habiter*. »

LOIC BLAIRON

Né en 1978, vit et travaille à Paris



Projet pour l'exposition, 2013

A partir d'un vocabulaire formel et d'un lexique de matières qui croisent aussi bien une histoire de l'art (abstraction géométrique, art minimal, Bauhaus...) que des cadres référentiels liés aux sciences physiques, à l'histoire naturelle, au bricolage, Loïc Blairon ménage des déplacements infimes dans l'ordre du réel.

Cette façon de faire silence met au travail notre disponibilité à saisir un « déjà-là » des choses impliquant un rapport physique aux éléments arrangés par l'artiste.

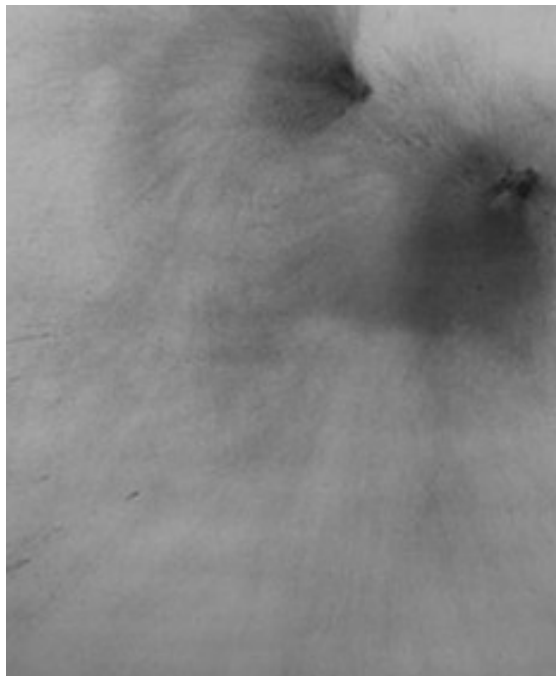
Ces compositions, pour poétiques qu'elles soient, entendent révéler avant tout leur propre être au monde.

« La « matière » est le nom donné à ce qui fait les choses, à ce qui les constitue, de telle sorte que tout ce qui est quelque chose, en dernière analyse, s'avère être matériel ; des idées, des intentions, des symboles, des mots, des qualités constituent les choses, mais ces idées, ces intentions, ces symboles, ces mots ou ces qualités sont eux-mêmes constitués par d'autres choses (parmi lesquelles encore des idées, des intentions, etc.), de telle sorte que, d'analyse en analyse, le seul résidu qui résiste dans la décomposition de toutes ces choses sera ce qui est soi-même composé et qui ne fait que composer : la matière. Il n'y a pas ultimement d'esprit, d'énergie « spiritique », de force occulte ou de volonté pure qui compose les choses : et s'il y avait de l'esprit, de semblables énergies, c'est qu'elles ne seraient pas primordiales, mais elles-mêmes composées d'une certaine manière par de la matière, qui est l'unique butoir de tout ce qui est. [...] »

Tristan Garcia, Forme et objet.

JEAN-BAPTISTE CARON

Né en 1983, vit et travaille à Paris

*Souffle*

2010

Papier, poudre de graphite
50x65cm

Attentif à la variation minime qui, répétée selon des lois décidées par l'artiste ou par la nature comme la gravité, les courants d'air ou les mouvements célestes, parvient à opérer un écart allant jusqu'à la disparition de l'objet lui-même, Jean-Baptiste Caron rapproche son travail de celui de l'archéologue analysant ou reproduisant les mouvements de sédimentations ou d'érosion.

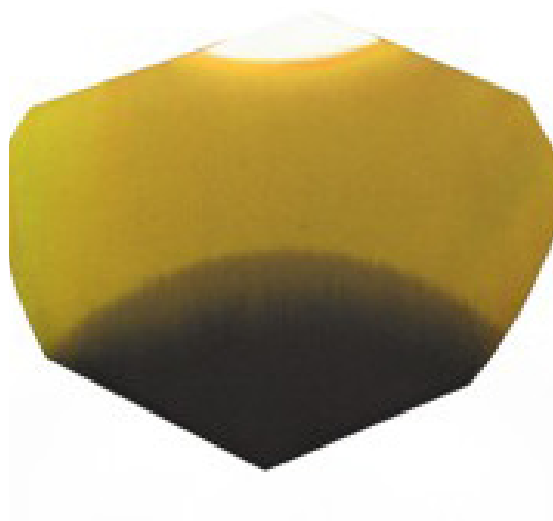
Vouer au néant des pavés de grés ou agréger la poussière procède dès lors du même mouvement, le déplacement des objets dans l'échelle du réel.

« L'artiste s'érige ici en tant que bâtisseur de quelques mondes possibles, où l'on peut expérimenter des dimensions intermédiaires qui n'ont pas nécessairement d'existence physique mais qui y sont inévitablement apparentées, et qui permettent à tout un chacun de se projeter, de se questionner sur son propre rapport au monde, pour mieux en comprendre toute sa portée.

J'endosse ainsi le rôle d'un fabricant d'espaces interstitiels pouvant se situer à la limite du tangible, du visible et de l'invisible, susceptible de basculer vers une dissolution de la matière, toucher à l'infime, l'imperceptible et l'immatériel, pour finir par s'évaporer dans l'inconsistance de la substance. »

CLAIRE CHESNIER

Née en 1986, vit et travaille à Paris

*886.3 et 778.22*

2012

Encre sur papier

51 x 36 cm

Déployée dans un lexique de figures abstraites en augmentation permanente, l'œuvre de Claire Chesnier frappe d'abord par la pureté des formes et la rigueur du protocole : bordée d'un halos, d'une crête ou d'une auréole, étendant jusqu'à ses contours l'encre qui prend le temps de déplier ses nuances, chaque découpe se fixe à la surface du papier blanc.

Indexées par ordre, toutes formes font partie d'un corpus : par métonymie, chacune revient au tout, s'y fond, s'en détache, s'y ajoute.

La sérialité sert ici la volonté d'épuisement de l'artiste : épuisement d'abord de l'idée même de répétition, puisque chaque forme est, jusqu'à l'infini, unique. La transcendance abstraite et l'immanence répétée se confondent dans un projet totalisant qui, malgré une aridité qui n'est qu'apparente, invite à la méditation autant qu'à la jouissance esthétique.

« Définition possible du travail en cours de Claire Chesnier :

- 1 | Construire un récipient.
- 2 | Y mettre un liquide (de préférence de l'eau).
- 3 | Construire une pipette ou compte-goutte.
- 4 | Prendre à l'aide de la pipette ou du compte-goutte un peu d'encre.
- 5 | Laisser tomber une goutte de cette encre choisie dans le récipient.
- 6 | Prendre le récipient, le mettre à la lumière du jour.
- 7 | Regarder.

Ce n'est pas un travail d'alchimiste mais de maçon ou de moine.

Le reste lui appartient... »

Jean-Michel Alberola

REGIS FEUGERE

Né en 1976, vit et travaille à Paris



Photographie
2011

Dans les lieux délaissés, dans les moments ténus, Régis Feugère fixe le célibat des choses. Que le bitume soit gagné par l'obscurité, que les frondaisons d'arbres majestueux soient absorbées par une brume probablement tératogène, ou, comme dans la série Entropie, que la tôle corrodée d'un entrepôt éventré s'expose généreusement au vent, à la pluie et au regard, l'artiste parvient à saisir l'imminence jouissive du désastre, l'euphorie de la disparition, le mystère de ce qui va bientôt atteindre le seuil.

Si le rapprochement avec les vanités peut en constituer une première expérience, dans la mesure où la limite, la finitude, sont ici omniprésentes, ce travail se signale également par la tension, si ce n'est la lutte, dans laquelle ces objets tentent de se maintenir par-delà l'image.

« Régis Feugère photographie.

Les points de vue qu'il choisit sont autant d'allégories de la nature humaine, bien que l'Homme ait déserté chacune des scènes.

Ici, des images de routes qui bifurquent, des virages dont la ligne d'horizon fuit dans l'ombre. La croisée des chemins. L'endroit précis où l'Homme doit faire un choix : celui de retourner sur ses pas, ou celui de franchir le seuil, cette limite symbolique entre les repères et l'inconnu.

Là, des bâtiments détruits, ravagés par l'usure. Ces constructions qui ont subi les sévices du temps, illustrent la pensée nihiliste. La vie est un mouvement perpétuel, un flux permanent qui ne permet aucune stabilité. Rien ne se maintient en place. Ces ruines d'aujourd'hui sont les édifices d'hier. *Et quelque part, entre ici et là, des étendues désertes. Une zone géographique perdue dans la carte de France. Des structures qui furent un jour édifiées, puis abandonnées par l'Homme. Des constructions laissées à leur état de chantier.*

Oui, Régis Feugère photographie, et plus encore. »

Floriane Benjamin



Biais, 2012
Bois, peinture acrylique, photographies
48,5 x 28 x 8,5 cm

Réintégrant l'image dans un environnement multiple, le travail de Benoît Géhanne élabore également un corpus de gestes qui font tous écho à la pluralité des statuts de l'image, à la variété de ses invocations. A travers ce travail plastique, l'artiste tente de mettre en procès la nature liquide de l'image. Procédant par captures ou par liaisons, par oppositions ou par juxtapositions, il s'emploie dans le même temps à une mise au jour de nos propres mécanismes d'appréhension de l'image.

Désactivées au sens où elles ne sont pas exposées, les images enfermées dans ces Biais sont pourtant activées en tant qu'images désirées : est ainsi révélé le déplacement de la charge des images vers notre propre investissement de leur puissance évocatrice.

« Benoît Géhanne poursuit un travail plastique autour de l'image photographique, en jouant la photographie dans ses écarts et ses relations à d'autres médiums comme le cinéma, la vidéo, le dessin et la peinture. L'artiste expérimente les notions de stéréotypes liés à la production et à la post-production d'image. Par des gestes simples opérés sur les clichés photographiques, ses propositions mêlent des genres qui embrayent à un imaginaire à la fois intime et collectif ; telle l'incrustation du mot « fin » sur des photographies de vacances qui deviennent alors les extraits d'un dénouement cinématographique.

Son travail interroge l'image sur sa condition et son statut, entre document et fiction, entre autonomie plastique et séquence narrative. Il joue de situations où l'image est questionnée par les conditions d'exposition ainsi que par le jeu des titres ou des rapprochements avec des textes. »

Yannick Vigouroux

JEAN-BAPTISTE LENGLET

Né en 1986, vit et travaille à Paris



Mère Jeanne des Anges
2008
vidéo DV PAL
7'43''

Puisant son imagerie dans le cinéma underground, les contre-cultures, les mythologies modernes, les faits divers, Jean-Baptiste Lenglet pratique avant tout une archéologie de l'inaperçu : archivant les faits et leur (re)présentation, l'artiste traque la mémoire collective dans ses infimes replis, fait comparaître l'innombrable matière oubliée et sans nom, et remet en cause les motivations de nos méthodes inconscientes de classement.

Dans son travail s'entrechoquent ainsi avec délectation les volontés de contrôle et les utopies artistiques.

La vidéo présentée ici entreprend de soumettre au soupçon du philosophe Michel de Certeau une séquence du film *Mère Jeanne des Anges*, réalisé en pleine Guerre Froide par le réalisateur polonais indépendant Jerzy Kawalerowicz à partir de l'affaire des « Possédées de Loudun ».

« Dans un monde devenu flou, les effets de réalité prévalent.

Mon travail consiste en la création de situations. Il s'agit d'insérer dans le réel des mises en scène, des dispositifs sensibles qui élargissent leur propre perception.

Le cinéma expérimental a été mon point de départ. De là ma pratique artistique a progressivement évolué, allant de la vidéo vers la peinture, en passant par le collage et l'assemblage.

Mes montages se sont affranchis de leur support vidéo. Désormais ils s'expriment dans l'espace, en entremêlant différents médiums. »

AUDEY MARTIN

Née en 1983, vit et travaille à Genève



Sans titre (Marc Couturier)
2008
Photographie numérique contrecollée
45 × 30 cm

Interrogeant la fonction de l'artiste et sa capacité à créer une vision alternative de la réalité, le travail d'Audrey Martin est peuplé de machines célibataires et d'images dont l'éphémère se rapproche de la fugacité. Empruntant avec ironie à l'histoire de l'art son goût pour les matières nobles et les mises en scène éloquentes, elle opère un retournement du système sur lui-même pour en révéler les vacuités.

Conçue comme une impasse, la prise de vue d'une page d'un catalogue représentant une installation du sculpteur Marc Couturier construit un piège dans lequel le statut de l'œuvre, de son image et de sa représentation ne peuvent plus être démêlés.

« Il existe un décalage entre le réel et sa représentation. Cette brèche est une source de dialogue qui me permet d'explorer des interfaces et des zones intermédiaires. Si l'image adhère à la réalité, elle tente aussi de la reproduire en son absence. Cette idée d'absence fait glisser mon travail vers une immatérialité, où le visible est trompeur. Je tente de jouer avec les a priori de la vision pour que la question de la représentation puisse revenir au premier plan.

Mes pièces traduisent une volonté de rendre visible la mémoire, d'un lieu, d'une pièce existante, et demande au spectateur de se montrer plus attentif à une fausse évidence ; nous sommes toujours à la limite d'une possible disparition. »

JEREMIE SETTON

Né en 1978, vit et travaille à Marseille



Local Shades (Nuancier), 2011
Photographies montées sur dibond, 12 x 18 cm

Traversé par l'histoire de la peinture et sa volonté d'apparaître comme une seconde nature, Jérémie Setton met à la question l'autonomie de l'image et son possible glissement du décor vers le réel.

L'illusion occupe ainsi une place de choix dans les processus mis en œuvre dans cette enquête : soumise aux règles de l'optique que l'artiste manipule avec brio, notre perception est en décalage avec ce que notre connaissance semble nous indiquer.

Constituant le cœur de cet écart, le couple lumière/couleur est également la matrice des outils dont dispose le peintre.

Prélevant son nuancier directement dans les éléments du paysage, Jérémie Setton raille et rallie ici réalisme et abstraction, se jouant avec humour de leur prétendue opposition.

« De nombreuses photos, comme autant de prises de notes colorées, sont reliées dans un carnet à la manière d'un nuancier du rayon peinture de chez Leroy Merlin.

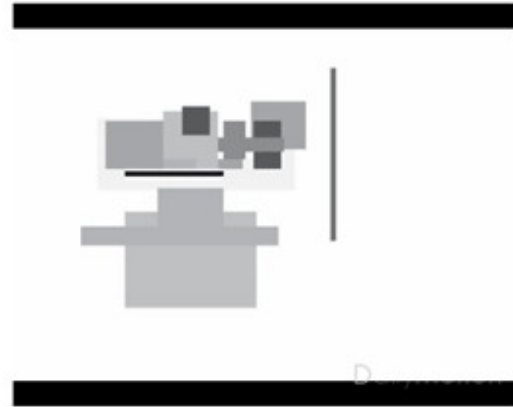
Elles ont toutes été prises sur le domaine de Grand Boise pendant mes premières semaines de résidence. Elles comportent à chaque fois deux rectangles ajoutés qui, tout en soulignant des surfaces colorées, se fondent à la manière d'un camouflage.

Par ce jeu d'opposition « montrer-cacher » les rectangles évoquent comment chaque matière dans le paysage, malgré sa couleur propre, devient dans notre œil deux couleurs distinctes sculptées par la lumière.

Le carnet constitue une récolte de rapports colorés et invite à une rêverie à travers ce territoire avec les yeux du peintre.»

MICHAEL JOURDET

Né en 1980, vit et travaille à Paris



Des fois
Série de 18 diapositives
2010

Avançant à reculons, l'œil fixé au reflet de la Méduse, Persée parvient à atteindre la Méduse sans que le regard pétrifiant de celle-ci ne puisse le mettre en échec : ainsi avance Michaël Jourdet face à l'histoire de l'art. Si l'artiste « fait écran », c'est avant tout pour pouvoir approcher les mythologies de l'art du 20^e siècle, les récits qu'il a générés ou suscités, en réalisant une triangulation désarmante.

Adaptant les systèmes de cryptage ainsi élaborés à d'autres champs de l'activité humaine suspectés de mystification (l'histoire scientifique, la religion, la littérature, les mass media...), il met à l'épreuve de l'abstraction toute certitude apparente.

« Le hasard, c'est Dieu qui se promène incognito » disait Einstein.

Cette citation constitue le point de départ de l'œuvre de Michaël Jourdet. S'appuyant sur le système aléatoire du jeu de dés pour réaliser son œuvre - un ensemble de carrés noirs sur une surface blanche -, Michaël Jourdet expérimente et rend visible le territoire et les limites du hasard.

A partir de quand le hasard est-il en fait destinée ? Qui est le vrai créateur ? L'artiste est-il encore le véritable créateur quand il s'en remet au hasard ?

En directe référence aux dogmes qui accompagnent toute croyance, Michael Jourdet détermine une suite de règles et de contraintes, témoignant de son implication réelle, ainsi que de sa sincérité au sein de sa propre création. Ce protocole est fixé par des lancers de dés. Chaque lancer de dés définit un des paramètres de l'œuvre : X surfaces blanches de 80cm x 80cm, sur lesquelles X quadrilatères noirs sont peints, à X hauteur, et X largeur, etc. De même, la taille, le nombre et le placement de chaque quadrilatère sont ainsi définis par les dés. La forme finale de l'œuvre ne sera connue de son auteur qu'une fois le protocole de lancers de dés épuisé. Contrôlant ainsi son processus de création, Michaël Jourdet tourne en dérision la vision romantique de l'artiste en proie à une inspiration irrationnelle et indéfinissable... »

Anne-Sophie Brard

FLORIAN VIEL

Né en 1990, vit et travaille à Paris

*Sans titre, 2013*

Gobelets américains, sac en papier, 65 x 30 x 20 cm

Si la démarche de Florian Viel peut se définir comme une mise en disponibilité du regard, son travail peut prendre la forme d'une composition d'objets Ikea, capturer l'esthétisme involontaire d'un tuyau d'arrosage ou s'attarder sur les rebuts de l'économie du tourisme de masse pour révéler l'attention qu'il convient de porter aux rencontres accidentelles. Rester sur le qui-vive.

Ce prolongement des possibles que pourrait, qu'aurait pu, emprunter l'histoire de l'art, pioche avec jubilation dans les lexiques les plus vernaculaires, exploitant l'écart supposé entre la noblesse de l'art et la pauvreté du quotidien stéréotypé pour nous inviter au contraire à un enchantement à petit prix du réel.

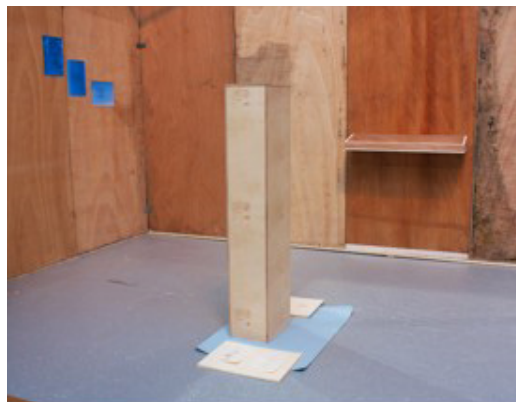
« Ma démarche cherche à articuler des références provenant de l'Histoire de l'Art à des éléments puisés dans la vie quotidienne. Toujours à l'affût d'une sculpture «ready-made» dans la rue, je la photographie ou l'emporte avec moi, pour la combiner à d'autres éléments. Des planches déposées contre un arbre, un porte-manteau accroché à un lampadaire ou un combiné d'extincteurs deviennent autant d'installations ou de sculptures pour le regard qui les oriente en ce sens.

C'est toujours avec une certaine ironie que j'exploite l'image des références en les transformant, les réactualisant avec de nouveaux matériaux, en intégrant des indices d'autocitation tels que des livres.

De ces métamorphoses résultent des hybridations d'objets, à la fois trouvés et confectionnés. Il me semble faire partie de la «génération Ikea» dont je m'accapare sans vergogne l'abondante matière première. Je fabrique des amalgames de meubles, intègre des objets dans des socles ou m'approprie simplement des images. Mes productions utilisent souvent les éléments architectoniques pour se développer. »

LAURE VIGNA

Née en 1984, vit et travaille à Paris

*Elévation, Environnement pour le salon Panorama (Bourges) 2012. bois, livres, images.*

Au travers d'applications, de méthodes et d'implantations adaptables, Laure Vigna poursuit avec constance une exploration tout à la fois de topographies et de matériaux. Profondément lié au territoire, jusqu'à en embrasser le dénivelé et les paysages ou en dressant sa cartographie, son travail met à l'épreuve aussi bien la matérialité et l'âme des lieux que notre capacité à en percevoir les reliefs secrets, les failles du terrain et celles du regard.

Les questions mises en procès dans les lignes tracées par l'artiste trouvent ici un terrain propice à la poursuite de ces explorations, en confrontant ce qui s'offre à la vue et l'expérience sensible transmise par la composition et l'agencement des matériaux.

« Le travail de Laure Vigna se lit sous forme de plans. Les lignes que dessinent les dispositifs de l'artiste - cadres, tables, étagères - témoignent d'une œuvre dont les enjeux se révèlent par la circonscription. Manipulant le bois jusque dans ses déclinaisons les plus fines - la feuille de bois ou le papier - et mettant ainsi à l'épreuve la matière vivante, son épaisseur et sa fragilité, Laure Vigna s'attache à ce que l'infra mince peut contenir de formes. Le motif du relief, qui revient comme un topos, en devient la genèse, les prémices d'une variation topographique qui vient symboliquement briser la linéarité du plan. »

Elisa Rigoulet